

LA LAVANDIERE DE NUIT

CHAPITRE PREMIER

La mer s'embrasait au ponant tandis qu'un disque de cuivre ardent s'abîmait dans ses flots huileux ; et, à la lisière de ce brasier, les doigts trémulants du crépuscule peignaient des rubans tout en nuances de bleu. Un vent d'ouest soufflait, frisquet, mais roboratif après ma journée de labeur, poussant vers l'intérieur des terres des nuées éparses, pelotes alvéolées à l'allure bien inoffensive. Au-dessus du port jaboteur, les mouettes, non moins criailantes, tournoyaient en attendant le retour des chaloupes dont les filets regorgeaient sans doute de maquereaux.

La marée ballottait mon canot, ses mains ondoiyantes le soulevaient avec nonchalance, de même que ceux des autres passeurs présents. Loin de la cacophonie des quais, un calme rassérénant régnait sur notre flotte, une sérénité fragile, rythmée par le clapotis des vagues contre les coques. Comme hypnotisés, nous observions un silence quasi religieux, presque funèbre aux lueurs des vêpres, du moins en ce qui me concernait.

Assis dans mon esquif, avachi pour être exact, je croquais le marmot au point d'être dévoré par l'attente. Je n'étais pas impatient de recevoir mes cent sous hebdomadaires ; en vérité, j'avais hâte que ma semaine s'achevât, car la fatigue malmenait mon corps et mon esprit. Elle usait mes os autant qu'elle affaiblissait mon moral ; elle m'ôtait toute envie, hormis celle de dormir. J'avais perdu le goût des choses simples de la vie, et la foi en mon art s'étiolait au fil des jours tant ils se ressemblaient.

Comme je n'avais plus touché à mes pinceaux depuis des mois, l'ébriété me procurait un réconfort passager, le temps d'une soirée dans une taverne malfamée. Mes frustrations s'évaporaient dans les brumes cramoisies du vin, avant de revenir au réveil avec un surcroît de pesanteur. J'avais conscience de la spirale vicieuse dans laquelle je m'égarais, qui plus est de mon plein gré, mais ma main rechignait à se poser sur le mécanisme pour l'enrayer. Je ne trouvais pas le courage de me détacher de cette roue des supplices, car la peur du lendemain s'était insinuée en moi, à force de côtoyer tous ces gens obsédés par l'argent et par le profit. Quant à ma volonté, la routine l'avait fortement endommagée, pour ne pas dire brisée. Parfois, j'agissais tel un automate, dépourvu d'âme, abattant sans relâche les mêmes tâches ingrates, et oubliant de mon objectif premier.

J'étais un artiste avant tout, un peintre fasciné par les beautés insoupçonnées et éphémères de la nature, un être sensible, désireux de les immortaliser avant leur irrémédiable destruction. De même que j'observais mon environnement et ses changements constants, de même j'étudiais avec inquiétude mes compatriotes et leurs inconséquences. Nul ne se préoccupait des torts occasionnés par nos actions quotidiennes sur notre santé ; tout le monde s'en moquait comme de la guigne. Pourtant, les gens tombaient gravement malades à cause des miasmes qu'ils respiraient à longueur de journée, ces fumées charbonneuses que les usines vomissaient sans vergogne. S'ajoutait à cette pollution le manque d'hygiène due à la surpopulation ouvrière, qui laissait planer la menace d'une épidémie de variole, à l'exemple de celle de l'année mille huit cent quatre-vingt-huit. Les eaux usées charriaient des ordures, ruisselaient dans les rues jusqu'à la mer, mer dans laquelle nous prélevions chaque jour notre pain quotidien. Quant aux pêcheurs, même s'ils profitaient de l'air pur du grand large, ils se confrontaient à bien d'autres dangers, lesquels endeuillaient des familles avec une triste régularité.

Je me maudissais de participer à ce suicide collectif. Certes, j'avais besoin de manger et de me loger, mais le sentiment d'avancer à contre-pied me tenaillait.

D'affreux doutes me pétrissaient.

Je n'avais pas souhaité cette vie, à aucun moment.

Depuis que j'avais été financièrement contraint d'arrêter mes études au lycée, il m'arrivait souvent de regretter d'avoir quitté ma campagne natale pour en entreprendre.

Comment étais-je devenu, à dix-huit ans, passeur dans la baie de Douarnenez ? Pourquoi avais-je renié ma passion ?

Mon ingénuité d'adolescent m'avait abusé. J'avais cru pouvoir tout mener de front, mais j'avais vite déchanté. Depuis que je travaillais, mes lèvres ne souriaient plus, et leur courbe formait dorénavant une ride morose sur mon visage exténué.

Alors que je me perdais dans ces sombres pensées, qui s'étaient invitées sans que je les eusse conviées, les voilures des chaloupes se profilèrent dans le lointain crépusculaire. Je les accueillis avec un rire sans joie, exprimant toute la lassitude qui me rongea, contrairement à ces maudits volatiles dont les litanies éraillées redoublèrent d'intensité. Sans piper mot, je reconduisis à quai l'équipage qui m'était attiré, ainsi que son matériel, empochai mon salaire avec désabusement, et lorsque le capitaine sollicita la force de mes bras pour le lundi suivant, je hochai la tête mécaniquement, sans réelle conviction.

Ce soir-là, je n'eus même pas la force d'aller m'enivrer. Je rentrai chez moi, dans cette chambre d'hôtel miteuse qui me servait de demeure. Après avoir avalé une boîte de sardines et un quignon de pain rassis, je m'affalai sur ma couche sans me dévêtir et m'endormis d'un sommeil de mort.

Malgré le poids de mon surmenage, celui-ci fut troublé par des rêves récurrents, obsédants. Je peignais une toile, une toile hantée qui restait désespérément blanche, et ce en dépit de tous mes efforts acharnés. Face à ce maléfice, je pleurais, hurlais ma souffrance. J'étais ensuite ligoté à la proue d'un navire, offert à la furie des éléments qui prenaient un malin plaisir à se déchaîner contre moi.

Je me réveillai en sursaut quand une vague aussi haute qu'un immeuble mugit avant de m'engloutir au fond de l'océan.

Tout mon mal-être reflua en songe, tel un violent ressac contre des falaises érodées.

Une aurore pâle filtrait par la petite lucarne de la pièce. Sa lumière blanchâtre caressa mon visage d'une agréable façon, comme elle balaya mon cauchemar. Lui succéda une odeur âcre de poissons et d'algues, laquelle me ramena à la réalité, bien pire. J'exhalai un long soupir d'abattement et me recroquevillai sur mon lit, les jambes pliées contre mon torse pour tenter de dissiper le nœud qui s'était formé dans mon estomac.

Au lieu de me réjouir, cette journée de repos m'effrayait. Coulant un regard mélancolique vers mon chevalet sur lequel se morfondait une toile vierge, je me mis alors face à la source de mon appréhension. J'avais peur d'en commencer une qui resterait inachevée, tout simplement. Puisque je ne supportais pas l'idée de devoir sacrifier mon art, je me punissais en m'interdisant de le pratiquer. Inexplicablement, cette privation que je m'infligeais me soulageait presque autant qu'elle me torturait.

Aussi, alors que des heures entières exemptes de corvées s'annonçaient, je quittai mon logis sans mon matériel, en toute hâte, désœuvré.

Comme de coutume.

Dehors, je baissai la visière de mon béret, rivai les yeux sur le sol et me glissai à contresens parmi la foule endimanchée qui se déplaçait vers la messe. Quoique je fusse croyant, je ne pratiquais plus depuis que je m'étais exilé en ville. L'âme dépitée, je pris la direction du port, sans idée ni but précis, et errai sur les quais, tel un vagabond, jusqu'à ce que les cloches eussent sonné midi. Je savourai tout de même la douceur du matin et l'éclat du soleil sur l'étable de jusant. Mon esprit partit en quête d'un remède au mal qui m'habitait. Par-delà cette baie dans laquelle j'étais amarré, aliéné, j'entendais les sirènes chanter la liberté, interpréter mes désirs inassouvis, leur voix s'élevant des ruines englouties de la merveilleuse cité d'Ys. Leur écho dans ma tête, si mélodieux fût-il, m'arracha quelques larmes dont le sel amer se répandit sur la plaie béante de mon cœur. À cette époque-là, les légendes bretonnes peuplaient mon imaginaire.

Plutôt que de répondre à cet appel aussi sain que salvateur qui m'intimait de me battre pour mes idéaux, je cédai à la facilité, lâchement, et pénétrai dans une taverne afin de tromper l'ennui. La salle était comble et bruyante. La fumée de tabac saturait l'atmosphère, et le vin coulait à flots. S'y entassaient des marins revenus de leur séjour en haute mer, décidés à festoyer pour apporter un peu de gaieté dans leur existence. La rudesse de leur profession les poussait à satisfaire à l'extrême leurs besoins les plus primaires. D'aucuns ressemblaient à des bêtes en rut, draguant les femmes comme on drague le fond d'un port, avec une grossièreté décuplée par l'alcool qu'ils ingurgitaient. Je plaignais les serveuses, victimes de cette société sans foi ni repères, car elles subissaient de plein fouet les incivilités de ces rustres.

Après m'être attablé dans un coin sombre, à l'écart des ripailleurs, je commandai le plat du jour et un pichet de rouge bien raide, le premier d'une longue série. J'étais résolu à gâcher mon congé en restant cloîtré ici, comme acteur et spectateur de ces libations sordides qui pourtant me révulsaient.

Au bout d'environ une demi-heure, une dispute éclata entre deux hommes pour une histoire des plus banales. Les insultes et les provocations fusèrent. La tension monta, électrisa l'atmosphère. Les rixes étaient malheureusement fréquentes dans ce genre d'endroit. Bientôt, un véritable pugilat

commença, encouragé par les badauds qui s'étaient massés autour des adversaires, au mépris des tenanciers inquiets pour leur affaire.

À demi ivre, je contemplais ce spectacle désopilant d'un air distrait, ma bouche étirée en un rictus railleur, lorsque les querelleurs, qui s'étaient approchés de ma table, me bousculèrent si fort que je tombai à la renverse. À peine eus-je touché le sol, que les quolibets retentirent, résonnant dans mon cerveau embrumé comme des affronts. Aussi, malgré mon état, je me relevai en un tournemain et entrai dans la mêlée.

La bagarre devint générale. Je distribuais des horions à quiconque osait se dresser sur mon passage. J'écumais de rage. Tout le monde criait, les chaises volaient, les coups pleuvaient dru, un vacarme de tous les diables enflait. Je reçus un poing en pleine figure, lequel m'assomma dans l'instant.

Quand je recouvrai mes esprits, j'étais étendu dans mon vomi, au coin d'une venelle ombreuse. Une douleur aiguë palpitait dans mon visage qui semblait avoir triplé de volume. Le parcourant du bout de mes doigts fébriles, je découvris un œil poché et une lèvre éclatée. De plus, ma vareuse était maculée de sang, mais pas uniquement du mien. Je me mis sur mon séant, avec peine, et m'adossai contre le mur d'une bâtisse, puis je ris jaune du grotesque de ma situation. Je devenais une épave avant même d'avoir atteint la majorité. Le comble pour un marinier !

À me voir dans cet état lamentable, je réalisai l'ampleur du désastre qui me menaçait, et un éclair de lucidité me traversa. Cette descente aux enfers devait cesser. Je me jurai donc de reprendre les rênes de ma vie et décrétai que ce sombre jour était le dernier d'une parenthèse bien trop longue.

Les jambes flageolantes, la mine vaseuse, je remontai la grand-rue jusqu'à mon hôtel, ignorant les murmures indignés de passants trop propres sur eux pour n'être pas médisants, encore que je n'eusse pas volé certains de leurs propos. Sitôt arrivé dans mon repaire de bandit repent, je me rafraîchis, nettoyai mes blessures et changeai mes frusques pour un costume citadin – celui que mes parents m'avaient offert pour mon admission au lycée. Il me donnait de l'allure, bien qu'il fût légèrement étriqué. Mes épaules s'étaient quelque peu élargies en raison de mon métier. Je me saisis ensuite de mon matériel de peinture en me faisant violence, afin de repousser une angoisse qui était soudainement apparue. Pour la première fois depuis des mois, je réussis à la vaincre.

Fier de moi, je me précipitai à l'extérieur et me dirigeai vers les falaises dominant la baie de Douarnenez. Au sommet de ces monuments sauvages, je pourrais m'abstraire des artifices urbains dans lesquels je dépérissais. Après avoir choisi l'endroit idéal pour travailler, j'installai mon chevalet face à la mer, placide et scintillante sous le soleil vernal. Elle miroitait, telle une rivière de diamants négligemment posée sur une robe de velours bleu roi. Quelques bateaux de plaisance voguaient au large, et leurs voiles immaculées se découpaient dans l'azur, comme les cimes corallines de quelque îlot surgi des fonds abyssaux. Des oiseaux, volant trop haut pour que je pusse les identifier, dérivèrent avec une apparente langueur, portés par les courants aériens qui leur octroyaient une place privilégiée, celle des divinités séjournant dans la voûte céleste.

La luminosité s'avérait parfaite ; je devais me dépêcher pour en capter toute la magie. Pinceau dans une main, palette dans l'autre, je commençai à peindre, sans réfléchir ni me préoccuper des promeneurs qui musardaient à proximité. Je laissai libre cours à mon inspiration éperonnée. Ma dextre exécutait mes impressions sur le vif, et des couleurs étalées sur la toile naquit bientôt une représentation assez fidèle de ma vision de la réalité. Mes gestes s'étaient voulus rapides, précis, soignés, ce qui m'étonna et m'encouragea à poursuivre, étant donné la pause que je m'étais imposée.

J'ajoutais quelques menus détails à mon œuvre pour la parfaire lorsque je sentis un regard se poser sur moi et s'y appesantir. Persuadé qu'il s'agissait d'un curieux au savoir-vivre douteux, je feignis de ne l'avoir pas remarqué et continuai ma tâche. Néanmoins, sa présence devint vite insupportable, car je ne parvenais plus à me concentrer. Au seuil de l'exaspération, je me retournai brusquement, de façon à le surprendre et à lui faire comprendre par là même qu'il me dérangeait.

Ma bouche s'ouvrit, grimaçante, prête à congédier cet importun avec humeur ; mais, quand mes prunelles étrécies se furent arrêtées sur la femme qui se tenait devant moi, je fus tellement saisi de ravissement que mes mots ne purent franchir l'entrebâillement béat de mes lèvres. Cette apparition subite éclipsa toutes les merveilles alentour. Il s'agissait, sans conteste, de la plus belle créature que j'eusse jamais rencontrée.

Je remarquai d'abord ses yeux en amande, deux gemmes magnétiques qui luisaient de l'éclat du jais. Troublé, envoûté, je m'extasiai sur son visage albe comme l'écume, sur lequel s'esquissaient un nez discret, à la pointe sensible, et une bouche régulière, dont les lèvres décloses, d'un rose saumon,

révélaient une dentition parfaite. Sa beauté séraphique me foudroya sur place, me tétanisa, de sorte que je ne pus détacher d'elle mon regard d'une niaiserie sans bornes. Pourtant, elle paraissait ignorante de son irrésistible charme, ainsi qu'en témoignaient ses hautes pommettes érubescentes et sa moue adorablement honteuse d'avoir été prise sur le fait. Il se dégageait d'elle une innocence virginale, mais la candeur ne la caractérisait en aucune manière, car elle assumait pleinement son audace, sinon jamais elle n'aurait provoqué notre rencontre. En outre, elle respirait l'intelligence du cœur et de l'esprit, fine et sagace. Elle m'évoquait une prêtresse antique, mystérieuse et charismatique, à la grâce cythérée. Elle portait une élégante robe en velours ciselé, vert sombre, que complétait une veste cintrée de la même teinte par-dessus un corsage en dentelle. Un chapeau sobre retenait en arrière une cascade de boucles brunes, que le vent agitait sur ses épaules par intermittence. Cet ensemble seyant dissimulait autant qu'il rehaussait un corps lesté et gracile, tout en félinité, au fort pouvoir séducteur.

Elle s'en rendit compte, car elle arbora un sourire espiègle, tandis que nous nous dévisagions, à seulement deux mètres de distance l'un de l'autre. L'écoulement du temps s'était suspendu, et je me dissolvais dans cette pause infinie. Si elle n'avait pas brisé le silence de ma contemplation, sans doute le feu mystique qu'elle avait attisé en moi m'aurait-il consumé.

— Je ne voulais pas vous interrompre, regretta-t-elle d'une voix chaude et onctueuse, d'autant que vous aviez l'air absorbé. Je vous observais depuis un moment, et votre habileté m'a tellement happée que je n'ai pas pu résister à la tentation de m'approcher de vous. Je vous prie de me pardonner.

— Bah ! ne vous en faites pas, assurai-je, embarrassé. Ce n'est qu'une croûte, de toute façon.

— J'espère que vous plaisantez ! Cette toile est magnifique, vraiment ; on dirait une photographie en couleurs tant elle est réussie.

À ces mots d'une rare complaisance, ma gêne s'accrut, et je me refermai comme une huître. Ses compliments me touchèrent, avant de susciter mon incrédulité, voire ma méfiance. J'avais quitté une école réservée aux garçons pour entrer dans un univers résolument masculin et viril. Les femmes, elles, restaient à quai et travaillaient pour la plupart dans des conserveries. Hormis les serveuses des tavernes et les prostituées qui parfois me racolaient, je ne connaissais aucune fille de mon âge. Mes derniers échanges avec la gent féminine remontaient à mon enfance, lorsque je jouais dans les prés avec ma sœur ou son amie, la cadette de la ferme voisine. À Douarnenez, il m'arrivait quelquefois d'apercevoir de jeunes bourgeoises, souvent fort jolies. Je me contentais de les observer de loin, conscient qu'elles appartenaient à un autre monde que le mien. Or, un miracle s'était produit cet après-midi-là : l'une d'elles avait franchi cette frontière tacite pour venir me parler et me complimenter, et il ne s'agissait pas de n'importe laquelle. La noblesse de ses traits transcendait mes fantasmes les plus fous ; elle aurait pu être la muse des plus grands peintres. Cependant se pouvait-elle qu'elle s'amusât à mes dépens ? Éttais-je l'objet d'un jeu orchestré par une jeune bourgeoise capricieuse, que la négligence parentale aurait rendue égoïste et cruelle ?

Constatant mon air soupçonneux, elle affirma d'un ton ferme et catégorique :

— Je suis sincère, n'en doutez pas. Pourquoi vous mentirais-je alors que je ne vous connais même pas ? Je visite régulièrement des galeries d'art, et je peux vous certifier que votre peinture y aurait sa place, sans avoir honte de ses voisines plus célèbres. Vous êtes talentueux, c'est évident !

— Vous êtes bien aimable, Mad'moiselle, bégayai-je en me massant la nuque.

— Lénaïg, corrigea-t-elle, avant de retirer l'un de ses gants pour me tendre une main nivéenne, aux doigts ronds et fins.

Je la considérai quelques instants, tout hébété, persuadé d'évoluer dans un rêve éveillé. Je dus l'attendrir, car elle me sourit derechef, ce qui échauffa le sang dans mes veines. Mes joues s'empourprèrent ; mes paumes devinrent moites. Acculé, je posai mon pinceau et examinai mes mains.

— Elles sont tachées de peinture, je risque de salir la vôtre, la prévins-je, content d'avoir trouvé une explication à mon hésitation.

— Peu m'importe, je la laverai.

— Soaig, me présentai-je en la lui serrant.

Sa peau se révéla fraîche et douce contre la mienne, soyeuse comme des pétales gorgés de rosée, et sa poignée de main, étonnamment ferme, signe d'un tempérament franc et opiniâtre.

— Je suis enchantée de faire votre connaissance. Venez-vous ici souvent pour peindre ?

— Non, Mad'moiselle.

— Lénaïg, me reprit-elle vivement. Appelez-moi Lénaïg. Pour quelles raisons ?

En proie à une confusion grandissante, un brin perplexe, je récupérai ma main et fronçai les sourcils.

— Eh bien, parce que j'travaille.

— Oh ! je comprends. Est-ce en travaillant que vous vous êtes blessé ?

À sa question pour le moins indiscreète, je touchai machinalement mon œil au beurre noir. Que penserait-elle de moi si je lui disais la vérité ? Aussi opinai-je du chef, un peu honteux.

— J'en suis navrée. N'est-ce pas trop douloureux ?

— Il faut faire avec.

Elle hocha la tête d'un air compatissant.

— Et quel métier exercez-vous ?

— J'suis passeur, mais j'ai été mousse sur une chaloupe, répondis-je en soupirant.

— Vous ne l'aimez guère, n'est-ce pas ? Vous préféreriez peindre.

— Mes journées sont longues et fatigantes...

— Vous devriez vous octroyer davantage de temps libre, suggéra-t-elle.

— Sauf votre respect, vous parlez sans savoir, me rembrunis-je, piqué au vif par sa légèreté.

— Au contraire, je me doute que vous n'avez guère le loisir d'exercer votre art à votre convenance.

C'est regrettable, et vous en souffrez.

Son affirmation, ainsi que sa capacité à lire en moi, me décontenança, et j'écarquillai mes yeux comme des soucoupes. Lui avais-je ouvert le livre de mon âme, et en était-elle la salvatrice ?

— *Gast*¹ ! Comment le savez-vous ? m'exclamai-je.

Ma question précédée d'un juron bien senti et mon air interdit lui arrachèrent un rire amusé.

— J'ai l'impression de vous effrayer ; vous êtes drôle. Non, je ne possède aucun don de voyance, tant s'en faut ; j'ai juste deviné votre situation à votre coup de pinceau. Il émane de votre toile une urgence teintée de mélancolie, voire de spleen. Elle illustre votre désespérance. Vous souhaiteriez faire de la peinture votre unique métier, mais des obstacles contrecarrent vos projets. Cela transparait également dans votre expression : vous avez l'air si malheureux. À votre âge, quel dommage... Dites-moi si je me trompe.

Le portrait qu'elle avait brossé s'avérait si juste que j'en demeurai bouche bée. Comment avait-elle réussi à déceler mes sentiments les plus intimes dans ce paysage maritime inachevé ? Sa perspicacité me stupéfia.

— Vous avez raison, mad'moiselle Lénaïg, admis-je.

— Lénaïg suffit. Voulez-vous vous confier à moi, bien que je sois pour vous une parfaite inconnue ? me proposa-t-elle.

— Nous avons dépassé ce stade.

Aussi me livrai-je à elle, sans crainte ni retenue tant elle m'inspirait loyauté. Une magie avait œuvré, et une symbiose s'était instaurée. Tandis que je lui narrais mes déboires, elle me fixait avec un intérêt non feint, de ses yeux sublimes, dont le flamboiement sorcier ne cessait de me subjuguier.

— J'me damnerais pour vivre de ma passion, avouai-je, et j'aimerais devenir peintre officiel de la Marine nationale, comme Théodore Gudin, mon idole. Connaissez-vous ses tableaux ?

— Mon père, qui est haut fonctionnaire à la préfecture, possède de nombreuses relations dans cette administration ; il a même déjà rencontré le vice-amiral ! m'apprit-elle avec enthousiasme.

— Ha ! dis-je, étonné de cette coïncidence, avant de reprendre : Mais j'ai été contraint d'arrêter le lycée pour trouver un emploi. Comme mes parents avaient des soucis d'argent, ils ne pouvaient plus me verser ma pension tous les mois. Ils sont paysans et ont d'autres bouches à nourrir.

— Où habitez-vous ?

— Au sud des monts d'Arée, un pays de landes et de rocs. Il me manque, parfois.

— Ce doit être beau ; m'y emmènerez-vous, un jour ? me demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Le souhait de Lénaïg me dérouta, de sorte que des bouffées de chaleur m'assaillirent. Comment aurais-je pu lui faire une telle promesse ? À me voir rouge comme un homard et brandiller les jambes de mésaise, elle le comprit et n'insista pas. Dans d'autres circonstances, j'aurais toutefois aimé lui répondre par l'affirmative...

— Vous devriez reprendre vos études, Soaig. Ne soyez pas fataliste, on a toujours le choix.

— C'est facile à dire quand on est riche.

¹« Putain » en breton.

— Mon père l'est, pas moi, rectifia-t-elle sèchement, ne détournez pas la conversation. Je vous le répète : vous êtes talentueux, ne ruinez pas vos chances. Si vous êtes terrorisé par le lendemain, vous n'entreprendrez jamais rien.

— Il faut que j'me nourrisse, que j'me loge. Si j'ne gagne pas d'argent...

— Ce sont des détails, me coupa-t-elle, et des solutions existent. N'ayez pas peur de sauter dans l'inconnu pour que vos vœux puissent s'exaucer, sinon, un jour, vous vous réveillerez dévoré par les regrets.

Ses arguments, aussi tentants que terrifiants, me plongèrent dans la perplexité. J'avais beau me projeter dans l'avenir, je n'envisageais pas de m'engager seul sur une voie si hasardeuse.

— Je rêve moi-même de mener une vie de bohème, s'épancha-t-elle, l'air grave, comme certains artistes du siècle précédent. J'étudie la littérature pour devenir écrivaine. Le romantisme se meurt depuis l'avènement de l'industrie et du scientisme... J'attends le moment opportun pour m'émanciper, ainsi que la bonne personne, celle qui me comprendra et avec laquelle je pourrai m'épanouir. Mais mes parents ne partagent pas cet avis, notamment mon père qui voudrait me marier sans mon consentement. Qu'important pour lui les sentiments pourvu que mon époux soit riche et renommé !

— J'suis navré, moi qui pensais que vous étiez heureuse.

— Je serais bien honteuse de me plaindre.

— En somme, nous poursuivons tous les deux des chimères.

— Peut-être, concéda-t-elle, mais nous ne devons pas y renoncer.

— J'aimerais tellement vous croire, mais j'me suis égaré dans un labyrinthe inextricable.

— Vous avez seulement besoin d'un moteur pour en sortir, d'un pygmalion...

La voix de Lénaïg avait soudain pris une intonation solennelle. Elle avait appuyé sur les syllabes du dernier mot, et leur son allusif ne m'aurait pas enveloppé d'un espoir naïf si elle n'avait rien ajouté ensuite :

— Que diriez-vous de revenir ici demain, à la même heure, afin que vous dessiniez mon portrait ?

— Demain ? m'écriai-je, à nouveau surpris, mais si content que je me retins de sauter sur place.

Passé ma joie à l'idée de la revoir si tôt, une boule se forma cependant dans mon ventre. La perspective de chômer mon lundi ne me plaisait guère. Nombre de marins comptaient sur ma présence, et mon abandon de poste risquait de me porter préjudice, tant sur le plan social que pécuniaire.

— Vous sentez-vous bien ? s'enquit-elle, au bord de la vexation. N'êtes-vous pas disponible ?

Ses sourcils froncés soulignant son regard basaltique et sa moue boudeuse me firent littéralement fondre ; aussi cédaï-je à cet ange tombé du ciel et agréai-je sa requête :

— Vous pouvez vous fier à moi, mais j'ai une faveur à vous demander.

— Laquelle ?

— Gardez cette tenue, elle vous va à ravir.

— C'est entendu, acquiesça-t-elle avec entrain. En ce cas, à demain.

Cet accord conclu, elle me gratifia d'un sourire solaire et s'en fut, d'une démarche preste et sémillante. Ébranlé par cet échange aussi improbable que surréaliste, je la suivis du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière la ligne des falaises, la lèvre inférieure pendante, tous mes sens alanguis, comme s'il se fût agi d'une Marie-Morgane qui m'avait ensorcelé. Tout mon être s'était figé, à l'exception de mon cœur qui bondissait dans ma poitrine, qui martelait mes côtes, telles ces vagues se fracassant contre les rochers en contrebas sur la grève.

Son image perdura devant mes prunelles hallucinées jusqu'à ce que le noroît se levât, à l'approche du crépuscule, et que son souffle incisif eût dissipé mon hébétude. Sitôt chez moi, je me couchai afin de la convier dans mes songes, mais je ne parvins pas à m'assoupir tant sa venue inopinée m'avait bouleversé. Je l'entrevois au pied de mon lit crasseux, pareille à un miracle marital dans ma vie miséreuse, et elle glissait dans le creux de mon oreille ses précieux conseils, de son timbre velouté.

Avais-je imaginé Lénaïg ? L'avais-je créée pour pallier mon mal-être ? Ou bien le vin avait-il charrié ma carcasse imbibée jusqu'aux rives fantasmatiques d'un délire naissant ?

Peut-être aurais-je préféré qu'il en fût ainsi, afin de ne pas endurer cette angoisse tenaillante ni gérer ce problème de conscience. Malgré mon engagement envers elle, j'étais perclus de doutes, ne sachant pas quelle décision prendre. Avais-je réellement le choix comme elle l'avait affirmé avec aplomb ? Mon origine sociale ne constituait-elle pas une entrave à mes modestes ambitions artistiques ? L'injustice façonnait le monde depuis l'aube des civilisations : pourquoi y aurait-il une exception pour moi, fils de paysan sans le sou ?